

UNE
FAMILLE DE SAVANTS

QUELQUES SOUVENIRS
DE CONTÉ, HUMBLLOT-CONTÉ,
JACQUES, PAUL ET ARNOULD THÉNARD

PAR
M. LIÉBAUT, *Membre du Conseil*
DE LA
Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale

PARIS
IMPRIMERIE PAUL DUPONT (L. GILLET, Directeur)
4, RUE DU BOULOI, 4

1908

UNE FAMILLE DE SAVANTS

UNE
FAMILLE DE SAVANTS

QUELQUES SOUVENIRS
DE CONTÉ, HUMBLLOT-CONTÉ,
JACQUES, PAUL ET ARNOULD THÉNARD

PAR

M. LIÉBAUT, *Membre du Conseil*

DE LA

Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale

PARIS

IMPRIMERIE PAUL DUPONT (L. GILLET, Directeur)

4, RUE DU BOULOI, 4

1908



UNE
FAMILLE DE SAVANTS

QUELQUES SOUVENIRS

DE CONTÉ, HUMBLLOT-CONTÉ,
JACQUES, PAUL ET ARNOULD THÉNARD

PAR

M. LIÉBAUT, *Membre du Conseil*

DE LA

Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale ⁽¹⁾

Le 25 novembre 1846, J.-B. Dumas, président de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale, adressait au baron Jacques Thénard la lettre suivante : « Monsieur le baron, la Société d'Encouragement, qui était si heureuse de vous voir à sa

(1) Conférence du 24 mai 1907. Parmi les auditeurs de cette conférence, nous tenons à citer les noms de la baronne Arnould *Thénard*, de M^{lle} Pauline Thénard, du baron et de la baronne Louis Thénard ; de M^{me} *Pasteur* ; de M. et de M^{me} *Vallery-Radot* accompagnés de leur fils, M. Louis Pasteur Vallery-Radot ; de M^{me} et de M^{lle} *N.-J.-B. Dumas*.

Ainsi, pendant que l'orateur faisait revivre la mémoire de ces savants, il était entouré de leurs familles, dont la présence donnait aux souvenirs évoqués une vérité saisissante et un charme incomparable.

tête, a été profondément peignée de l'inutilité de ses efforts pour vous y conserver. Votre dévouement lui était connu; votre illustration rejaillissait sur elle; la confiance de l'industrie, celle du gouvernement du roi vous rendaient tout facile dans son intérêt.

« Elle a désiré vous donner une marque de sa reconnaissance profonde pour les soins que vous lui avez accordés et des sentiments élevés que votre noble vie lui inspire, en vous priant de vouloir bien conserver le titre de *Président honoraire*. Elle ose compter sur votre constant intérêt, et elle ne sait que ce moyen de vous prouver son respect, son affection et son désir d'avoir quelque part dans vos pensées.

« Elle verrait avec bonheur que l'état de votre santé vous permit de présider sa prochaine séance publique. Les membres de la Société, ceux du Conseil, regarderaient comme un beau jour celui qui leur donnerait l'occasion d'entendre de nouveau votre voix respectée et de vous témoigner par leurs empressements affectueux tous les sentiments de vénération dont ils sont animés pour le plus noble représentant de la Science et de l'Industrie française.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur le baron, avec les sentiments de la plus haute considération, votre très humble et très obéissant serviteur. DUMAS, Président de la Société d'Encouragement. »

Nous avons pensé, Messieurs, que cette lettre élogieuse devait être le premier parmi les souvenirs de la famille Thénard, que nous nous proposons d'évoquer devant vous. Elle fait le plus grand honneur aux deux savants qui ont si longtemps, et avec tant d'éclat, présidé à nos destinées; et, parlant devant leurs images, voisines comme le furent leurs gran-

dioses existences, il nous a semblé que notre devoir était de rappeler les sentiments d'affectueuse estime et de réciproque admiration qui unirent deux si grands hommes.

Jacques Thénard n'était pas le premier de sa famille qui ait servi la Société d'Encouragement. On sait qu'il avait épousé la fille d'Humblot-Conté, gendre lui-même de Nicolas-Jacques Conté.

« Conté, a dit l'empereur Napoléon I^{er}, Conté qui était à la tête des Aéronautes ; homme universel, ayant le goût, les connaissances et le génie des Arts ; précieux dans un pays éloigné, bon à tout, capable de créer les Arts de la France au milieu des déserts de l'Arabie. »

« Conté, a dit Berthollet, est la colonne de l'expédition d'Égypte et l'âme de la colonie. »

« Conté, disait Monge, a toutes les sciences dans la tête et tous les arts dans la main. »

Cet homme de génie était né à Saint-Cenery, près de Séez, le 4 août 1755. Ses aïeux cultivaient leur domaine depuis deux cent cinquante ans. Les femmes de cette famille étaient remarquables par leur solide raison, par leur esprit distingué, par leurs éminentes vertus et, par-dessus tout, par leur exquise bonté, se traduisant par une inépuisable bienfaisance. Il a été facile de constater que, durant le cours du XIX^e siècle, la famille n'avait pas perdu ce rare et précieux privilège.

Dès le bas âge, Conté manifesta un goût extrême pour l'étude, et aussi une remarquable dextérité pour les ouvrages de la main. Cette dernière aptitude fut une des causes de ses succès. Dispensé de recourir à une aide étrangère pour réaliser ses conceptions, il allait au but droit et vite, sans aucun tâtonnement. On a pu dire de lui : « Ce que

sa tête avait conçu, sa main l'exécutait avec autant de facilité que de précision et de rapidité ».

A huit ou neuf ans, il fabriqua un violon qui servit dans des concerts. A quatorze ans, il exécuta dans une église une série de fresques réellement remarquables par la vigueur du dessin et le goût du coloris. Élève de Greuze et de Hall, l'Isabey de ce temps, il peignit jusqu'à la Révolution un grand nombre de portraits. Mais son génie inventif le poussait vers d'autres travaux. Il s'occupait de tous les arts : de chimie, pour améliorer les couleurs ; de physique et de mécanique pour réaliser des aérostats : sur la demande du Comité des monnaies, il créa un outillage pour la frappe des médailles ; il imagina pour Marly une machine hydraulique reconnue par l'Académie des Sciences comme la plus simple et la plus ingénieuse. Ses travaux de chimie hautement appréciés par Guyton de Morveau, Fourcroy, Vauquelin, le conduisirent à améliorer singulièrement le blanchiment des toiles. A un certain moment, il fallut procurer promptement à nos ingénieurs, à nos officiers, des crayons à dessiner : la guerre ne permettait pas de recourir à la plombagine d'Angleterre. Conté, en huit jours, imagina et fabriqua des crayons artificiels ayant les propriétés des crayons de mine de plomb. On a pu dire, à juste titre, qu'il avait suffi à sa patrie de lui commander une découverte. En 1796, Carnot le chargea de rendre pratique pour la guerre le service des aérostats. Conté avait à perfectionner la fabrication du gaz, celle de l'enveloppe et des vernis ; il devait simplifier la construction de l'ensemble sans nuire à la solidité, prévenir la perte du gaz, l'altération des tissus, et enfin arriver à la plus faible dépense possible. On prépara quatre ballons : *l'Entrepreneur* pour l'armée

du Nord; *le Céleste* pour l'armée de Sambre-et-Meuse; *l'Hercule* et *l'Intrépide* pour l'armée de Rhin-et-Moselle : plus tard, un autre, pour l'armée d'Italie. Au cours de ses travaux, Conté fut victime d'un accident terrible : une explosion de gaz lui fit perdre l'œil gauche. C'est pendant sa convalescence qu'il commença à s'occuper de la création du Conservatoire National des Arts et Métiers. Vandermonde et Leroy lui furent adjoints. Tous trois portèrent le titre de *Démonstrateurs*. Plus tard, Vandermonde et Leroy furent remplacés par Molard et Mongolfier.

Avant de partir pour l'Égypte, Conté avait présenté à l'Académie des Sciences son nouveau baromètre transportable.

Le cadre de cette notice ne nous permet pas de le suivre dans cette mémorable expédition.

Mais, pour donner une idée de son noble désintéressement, nous citerons ce passage d'une lettre adressée par lui à Mme Conté pendant son séjour en Égypte : « Ne pense pas à changer d'appartement, Je te reviendrai dans les conditions où j'étais au départ. Tu es sans doute trompée par bien des changements dans notre entourage et je vois, en effet, bien des situations s'améliorer; mais ma tendre amie, je ne puis imiter ces gens ni comprendre leur conduite ».

Au moment où il allait rentrer en France, on s'occupait de fonder une Société libre qui se donnait pour mission d'encourager et d'améliorer l'Industrie Nationale. Voici dans quels termes Jomard parle de l'institution nouvelle :

« Tout ce que Paris comptait d'hommes distingués par leur patriotisme et leurs lumières, tous les amis du progrès, tous les citoyens cherchant à adoucir le sort des classes laborieuses se réunirent d'un mou-

vement spontané fait pour honorer cette époque si marquante par elle-même. » (1802)

Le Premier Consul Bonaparte, les deux autres Consuls, Chaptal, ministre de l'Intérieur, Sieyès, François de Neufchâteau, sénateurs, Fourcroy, Portalis, Regnault de Saint-Jean-d'Angély, de Gérando, Costaz, Mathieu de Montmorency, Pastoret, Champagny, Bigot de Préameneu, conseillers d'État; le général La Fayette, Camille Jordan, Benjamin Delessert, Monge, Cabanis, Guyton de Morveau, Laplace, Berthollet, Vauquelin, Molard, Mongolfier, Cels, de Candolle, Parmentier, Prony, Huzard, de Lasteyrie, etc., en un mot tout ce qu'il y avait d'illustrations politiques et scientifiques, tels furent les fondateurs de la Société d'Encouragement. On sentait le besoin de tirer l'industrie de l'état lamentable où elle était réduite : ce que n'aurait pu faire l'autorité supérieure, une association indépendante, puissante par ses ressources personnelles, osait le tenter. Conté arrivait d'Égypte au moment de la formation de notre Société. Il s'inscrivit au nombre des fondateurs et de suite se fit remarquer parmi les plus actifs.

Les quatre premières années du *Bulletin* sont remplies de ses inventions et de ses rapports. Parmi ses créations de cette époque, figure la fameuse machine à graver à laquelle il faut attribuer, entre autres services, la rapide et merveilleuse exécution de l'ouvrage sur l'Égypte.

Nous avons placé en tête de cette notice les appréciations de Napoléon, de Berthollet, de Monge : voici celle de Chaptal, formulée dans une lettre adressée par lui à Conté en 1801 :

« Le gouvernement, informé des services que vous rendez à l'armée d'Orient, me charge d'être auprès de vous l'interprète de sa satisfaction. L'Europe vous

devait des découvertes utiles : l'Égypte vous devra presque tous ses arts. Telle est la destinée de cette précieuse colonie que tout en elle tient du prodige : le génie et l'héroïsme paraissent s'être réunis pour former des titres à l'admiration des peuples. Il vous est glorieux d'attacher votre nom à tous les monuments qui doivent à jamais illustrer l'Égypte. Il est permis de s'enorgueillir lorsque, comme vous, on peut dire : « J'ai construit le premier moulin ; j'ai formé la première fabrique ; j'ai préparé le premier acier ; j'ai fondu le premier canon ! »

Hélas ! Messieurs, à cette époque, de telles paroles excitaient dans les cœurs français une noble et légitime fierté : à présent, avec quelle amertume nous lisons ces lignes écrites par notre illustre fondateur à propos de la colonie d'Égypte !

Après le retour de Conté en France, le premier Consul s'empressa de tenir la parole qu'il lui avait donnée en Orient. Il envoya auprès de lui le général Belliard, chargé de lui demander quelle récompense il désirait. Pour toute réponse, Conté lui dit : « Je désire que tous ceux qui ont servi sous mes ordres reçoivent de l'avancement ».

Le gouvernement avait décidé l'établissement de plusieurs écoles d'arts et métiers. Deux savants furent chargés par le ministre Chaptal d'instituer et d'organiser à Compiègne la première de ces écoles. Ces deux savants étaient Conté et Louis Costaz, vice-président de la Société d'Encouragement. Le but de cette école était de faire d'habiles contremaîtres et de peupler un jour les ateliers de la France de chefs possédant à la fois l'expérience pratique et les connaissances mathématiques, physiques et chimiques indispensables. L'école de Compiègne, transférée

depuis à Châlons-sur-Marne, est devenue le modèle des autres.

Tout le monde sait que l'ascension de Biot et de Gay-Lussac eut lieu au Conservatoire des Arts et Métiers; mais ce qui est moins connu, c'est que le ballon rapporté d'Égypte par Conté fut celui qui servit le 23 août 1804 à cette expérience si célèbre dans l'histoire des sciences. Pendant que nous sommes au Conservatoire, il paraîtra peut-être intéressant de savoir ce que cet établissement contenait de plus remarquable en 1805. Nous avons sous les yeux une lettre en date du 26 pluviôse an XIII, écrite entièrement de la main de Conté et portant cette suscription : « Conté, démonstrateur au Conservatoire des Arts et Métiers, à Monseigneur le Portecroix de Sa Sainteté ». Nous ne pouvons reproduire ici cette pièce si curieuse. Il nous suffira de dire que Conté annonce au prélat l'envoi d'un rapport sur la visite que le Pape a bien voulu faire au Conservatoire : « le 25 pluviôse an XIII (14 février 1805), le Saint-Père a visité le Conservatoire national des Arts et Métiers. Il a été reçu par MM. Mongolfier, Molard et Conté, administrateurs de cet établissement, et M. Conté, membre de la Légion d'honneur, lui a adressé un discours. L'attention de Sa Sainteté a été souvent détournée du but qu'elle s'était proposée : de voir en détail le dépôt de l'Industrie humaine dans les arts utiles, par l'empressement d'une multitude de fidèles accourus des différents points de la capitale pour jouir du bonheur de la voir et de recevoir sa bénédiction paternelle. Les regards de Sa Sainteté se sont portés principalement sur les appareils suivants :

« Une machine de M. Richer, qui a servi à la fabrication du papier-monnoye et qui, en imprimant

le texte, imprime en même temps tous les nombres depuis 1 jusqu'à 999, les numéros venant se placer d'eux-mêmes par un mécanisme particulier.

« Une machine à graver, de l'invention de M. Conté, employée dans l'exécution de l'ouvrage sur l'Égypte.

« Une machine à diviser les cercles pour la construction des instruments d'anatomie et de tous ceux de précision. Cette machine est combinée de manière que les divisions s'opèrent régulièrement par le mouvement simple d'une pédale.

« Un tour en l'air de Vaucanson, au moyen duquel on taille avec une exactitude précise les vis, fusées, roues d'engrenage.

« Différents tours à figurer et à guillocher, de Tobie Merklein et d'autres artistes.

« Le tour en l'air de Plumier.

« Les soies moulinées par M. Jubier, de l'Isère, au moyen des machines de Vaucanson.

« Les dentelles, les linons, les toiles cirées, les tricots imitant les dentelles, le métier à fabriquer ces derniers tissus par le mouvement d'une manivelle.

« Un métier de Despiau qui dispense l'ouvrier de lancer la navette à la main.

« Les machines à filer le coton, les plus parfaites qui existent en Europe, et les numéros depuis celui qui comporte cent cinquante mille aunes à la livre jusqu'au fil le plus commun.

« Les planches *polytypées* par M. Stanbarth pour l'impression des étoffes, et comme découvertes intéressantes de nouvelles étoffes de M. Chenavard, de Lyon.

« L'écluse à sas mobiles de MM. Solage et Bossut, qui économise dans les canaux de navigation les 99 centièmes de l'eau.

« Le béliet hydraulique de M. Mongolfier.

« Une machine hydraulique de M. Conté.

« Les instruments de M. Molard pour couper la tôle et les autres métaux laminés.

« Et, ajoute Conté, une multitude innombrable d'objets qui intéressent la prospérité publique et qui ont trait à l'agriculture, au commerce et aux progrès des connaissances humaines. »

Pourquoi faut-il que la mort soit venue si vite priver le pays d'un tel serviteur ?

La perte de sa femme plongea l'illustre savant dans un profond chagrin et dans une sorte de complet découragement. Il répétait souvent qu'il ne pouvait plus rien faire n'étant plus stimulé par le désir de plaire à celle qu'il avait tant aimée et qui était si digne de sa tendresse. Sa fille, M^{me} Humblot, et son gendre, qu'il regardait comme un fils, essayèrent vainement de le reconforter. Sa santé déclina rapidement, et, le 15 frimaire au XIV (6 décembre 1805) ayant à peine cinquante ans, il mourut d'un anévrisme dans la force de l'âge et du talent, la tête remplie d'idées neuves et utiles, le cœur plein de nobles pensées. Sa seule consolation était la conscience que la Patrie n'avait jamais invoqué son secours sans qu'il n'ait répondu à son appel en lui rendant les plus signalés services.

Son gendre Humblot-Conté était né en 1777.

Fils d'un membre très distingué de l'Assemblée constituante, il avait reçu la meilleure éducation. Les principes d'honneur et de loyauté qui régnaient dans sa famille s'inculquèrent si profondément dans son cœur que toutes les actions de sa vie sont empreintes de ce caractère moral propre aux hommes supérieurs éminemment pénétrés du sentiment du devoir. Il était bien jeune encore lorsque éclata la première révolution ; mais, partageant l'enthous-

siasme du moment, il s'engagea volontairement parmi les défenseurs de la patrie. Dès que la liberté des élections ne fut plus un vain mot, il fut envoyé par l'arrondissement de Charolles et ensuite par celui de Villefranche à la Chambre des députés.

Il y siégea à côté de Foy, de Casimir Perier, de Manuel, de Benjamin Constant. Il fit partie des 221 et, en 1832, il fut élevé à la dignité de Pair de France. A lui venaient s'adresser tous les intérêts dont il s'est toujours montré l'habile défenseur, tout en se gardant avec soin de seconder jamais des prétentions mal fondées. Trop noble pour n'être pas désintéressé, trop simple pour être ambitieux, juste appréciateur de la popularité, qu'il ne dédaignait ni ne recherchait, Humblot-Conté mérita qu'on rappelle sur sa tombe cette parole célèbre : « C'est en honorant la mémoire des grands citoyens qu'on leur prépare de dignes successeurs et qu'on encourage leurs descendants à les imiter ».

Dans les archives de la famille, nous avons trouvé une lettre, en date du 6 nivôse an XIV, adressée à M. Humblot par Mathieu de Montmorency, secrétaire de la Société d'Encouragement. Nous en extrayons ce qui suit :

« Monsieur, dans un moment où la Société d'Encouragement s'occupe du soin d'honorer la mémoire de M. Conté et de la conserver dans son sein, il lui est doux de pouvoir y admettre une personne alliée de si près à ce savant. En prenant sa place, vous succédez pour ainsi dire à l'une de ses pensées favorites et vous vous montrez animé du zèle pour les arts qui a marqué sa carrière de tant de choses utiles. Le Conseil avait compté sur vous, Monsieur, pour seconder son intention d'élever un monument qui attestât son attachement à la mémoire de mon-

sieur votre beau-père et qui perpétuât le souvenir de ses travaux. Dans cette vue il a décidé que son buste ou son portrait serait placé dans la salle des Séances, et qu'il serait rédigé une notice de ses découvertes et de tout ce qu'il a fait pour le perfectionnement des Arts et des Sciences. »

Humblot-Conté mourut le 23 janvier 1845 et la Bourgogne l'a toujours considéré comme un de ses bienfaiteurs.

Sa fille avait épousé Jacques Thénard.

Né à la Louptière, arrondissement de Nogent (Aube), le 4 mai 1777, cet illustre savant était le fils d'un fermier de la marquise de Montessus. Les prénoms de son père étaient Étienne-Amable.

M^{me} Étienne Thénard avait une fille née d'un premier mariage : elle eut ensuite quatre fils et deux filles. Louis-Jacques était le second fils. Antoine, le quatrième, est mort ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, après avoir exécuté de beaux travaux et inventé un système de barrages mobiles. Après la Terreur, Étienne Thénard fut contraint de quitter la riche ferme de la Louptière et se retira dans un bien de famille au village de Courceaux. M^{me} Thénard avait remarqué les aptitudes de son fils Jacques. Quand il eut quinze ans, elle voulut qu'il puisse recevoir à Paris les leçons des grands maîtres. L'enfant partit et débarqua rue de la Harpe, dans une maison aujourd'hui détruite, et qui faisait face à la rue de l'École-de-Médecine. Péniblement, on avait assuré au futur grand homme une pension de seize sols par jour. Son rêve était d'être pharmacien. Il commença à suivre, avec quelle ardeur ! avec quelle assiduité ! les cours de Vauquelin et de Fourcroy. On sortait de la Terreur : l'émotion était grande encore : les savants épouvantés du supplice de Lavoisier étaient plus préoc-



cupés de préserver leur vie que de faire des élèves. Vauquelin, seul, avait un laboratoire où il admettait des jeunes gens moyennant vingt francs par mois. S'armant de courage, Thénard va trouver Vauquelin, lui expose sa situation et lui offre, en compensation du prix de la pension, de servir de garçon de laboratoire. Vauquelin est ému de cette démarche; mais il est sans fortune : le laboratoire ne fait pas ses frais : il refuse.

Heureusement M^{lles} Vauquelin avaient assisté à l'entretien. Thénard les avait intéressées par son air intelligent et ouvert, par sa bonne tenue, et peut-être par son origine semblable à la leur. « Tu devrais garder cet enfant, disent-elles à leur père, il est gentil; il aiderait à notre ménage, surveillerait le pot-au-feu que tous tes muscadins nous laissent trop bouillir. » C'est ainsi que Jacques fut installé et que, pour première leçon de chimie pratique, il apprit qu'un pot-au-feu, qui bout trop, donne de mauvais potage.

Nous empruntons textuellement ce récit à la touchante notice que Paul Thénard nous a laissée sur son père.

Pourquoi donc le jeune chimiste voulait-il absolument entrer au laboratoire? C'est, qu'après quelques auditions des cours publics, son merveilleux bon sens l'avait de suite averti que, pour bien apprendre les sciences physiques, il ne suffit pas de lire des livres, d'entendre des leçons, de voir de loin quelques réactions; mais qu'il faut surtout manier les instruments et les appareils, goûter, sentir les matières, faire soi-même les expériences, les varier de cent façons différentes, enfin observer de près la nature pour surprendre ses secrets.

Bientôt, grâce à sa vivacité, à sa franchise, à son obligeance, à son bon caractère, le jeune garçon de

laboratoire se fit du maître et des élèves autant de véritables amis.

Ce fut là qu'il se lia avec Humblot qui le conduisit chez le célèbre Conté, et c'est à cette présentation qu'il dut de pouvoir étudier, en outre de la chimie, la mécanique, la physique et la physiologie. Un jour, Vauquelin confia à Thénard une recherche difficile : il en résulta la découverte d'un corps nouveau. Au moment où la démonstration du phénomène venait d'être faite, le cours commençait. Thénard avait le tablier au cou, le dos appuyé à la paillasse. Vauquelin entre : les élèves le saluent comme à l'ordinaire de leurs applaudissements; mais le maître, au lieu de commencer sa leçon, prend Thénard par la main, l'amène sur le devant de la chaire et s'écrie : « Messieurs, un élément nouveau vient d'être isolé; je le soupçonnais depuis longtemps dans l'Émeraude de Limoges; c'est votre camarade Thénard qui m'a rendu ce service. Dorénavant vous aurez pour lui la considération qu'on doit au talent. C'est un chimiste, Messieurs, et un chimiste qui ira loin, peut-être plus loin que moi ! » A ces mots, Vauquelin arrache le tablier de son préparateur et le jette au vent. Thénard avait disparu. La leçon s'acheva sans lui. Peut-être nos modernes critiques trouveront-ils que la scène était un peu théâtrale; mais il faut se reporter à ce temps où la science excitait un enthousiasme sincère; et qui oserait dire qu'un pareil enthousiasme est entaché de ridicule?

A partir de ce jour, la fortune ne cessa de sourire à ce savant de vingt ans! Elle lui est restée fidèle durant toute sa longue carrière; mais cette fidélité si rare fut encore surpassée par celle que Louis-Jacques Thénard sut garder à la Science et à la Patrie! Mais que de soins, que d'efforts il lui fallut

pour arriver à la perfection du professorat ! Thénard savait bien ce qui lui manquait au début. Talma fut son ami et son maître. Il lui donna le geste et le débit simples, nobles, assurés, qui furent toujours si remarquables.

Vauquelin obligé d'aller à Rome pour la question des aluns, dut, pour quelque temps, se faire remplacer par Thénard. Le succès du suppléant dépassa toute prévision. La salle était trop petite pour contenir les auditeurs arrivant de partout.

Le père de M. Pelouze racontait qu'un jour le jeune professeur, absolument maître de son sujet, promenait avec assurance son regard sur l'assemblée attentive et suspendue à sa parole. Tout à coup il aperçoit Vauquelin et Fourcroy qui souriaient au succès de leur élève favori. A cette vue, il pâlit : son visage se décompose à ce point que l'auditoire se lève : le professeur disparaît suivi de Vauquelin et de Fourcroy, tous deux profondément émus du plus grand et du plus sincère de tous les hommages !

Deux jours après, Thénard était nommé répétiteur à l'École polytechnique aux appointements de quinze cents francs. Quelle fortune ! Il avait vingt-deux ans (1799).

N'est-il pas véritablement remarquable de voir un des hommes les plus sûrs d'eux-mêmes, un savant renommé pour son assurance, sa clarté, son sang-froid au milieu des plus grandes assemblées, faillir tout à coup devant ses maîtres et ses grands émules.

Ce fut ce qui arriva encore une fois au moment où la découverte de l'eau oxygénée attirait à Paris la plupart des savants du monde, qui voulaient voir de leurs yeux, toucher de leurs mains cette merveille extraordinaire. Berzélius avait fait comme les autres. Un jour, à la Faculté, l'amphithéâtre était comble :

toutes les issues étaient obstruées : la chaire elle-même était si encombrée que le professeur et le préparateur pouvaient à peine se retourner. Thénard fixe un point de l'auditoire, puis l'abandonne, puis y revient, et cela à plusieurs reprises.

Petit à petit, son langage se ressent de cette distraction et devient confus ; tout à coup, il s'arrête, et après un moment de silence, d'une voix grave et lente : « Pardon, Messieurs, si j'ai failli : Berzélius est là ! »

L'illustre Suédois disait en sortant de cette mémorable séance : « Comment ne pas être bon professeur quand on a de tels élèves, et comment ne pas avoir de tels élèves quand on est un tel professeur ! »

Les deux savants firent entre eux les plus nobles échanges. Berzélius assista à quelques leçons de Thénard, et les paya généreusement en reproduisant dans le laboratoire, devant un auditoire d'élite, ses plus récentes découvertes,

Thénard, installé dans son laboratoire de l'École polytechnique, put commencer à travailler pour lui-même. Bientôt parut son premier mémoire relatif aux composés oxygénés de l'antimoine et à leurs combinaisons avec l'hydrogène sulfuré. Guyton de Morveau, rendant compte de ce travail à l'Académie, disait : « Vos commissaires ont reconnu dans l'auteur de ce travail un chimiste imbu des vrais principes, exercé aux manipulations délicates, en possession de tous les moyens de faire avancer la science ».

Les études les plus intéressantes, les découvertes les plus utiles, les observations les plus fines se succèdent rapidement.

Chaptal le fait venir : « Voilà, lui dit-il, un sac contenant quinze cents francs. Vous allez vous servir de cet argent pour découvrir un bleu qui remplace le

bleu d'Outremer ». Thénard se révolte. Chaptal se fâche, le prend par les épaules et le met à la porte en disant : « Je n'ai pas le temps de t'écouter ; va-t-en et apporte-moi mon bleu ! »

Quinze jours après, le bleu de cobalt, appelé bleu Thénard, était découvert ; un mois plus tard, les plus beaux vases de Sèvres en étaient ornés.

Franchissons une longue suite d'années. Arrivons à 1834. Le hasard venait de faire découvrir dans une usine des environs de Marseille une brique de fourneau que la calcination au contact des produits de la fabrique avait en partie transformée en bleu d'Outremer. Ce fait remarquable, annoncé à Thénard, le frappe au plus haut degré. En sa qualité de président de la Société d'Encouragement, il met cette question au concours avec un prix de 12,000 francs. Un capitaine d'artillerie, Guimet, remporte ce prix. Le bleu Thénard perdait ainsi beaucoup de son importance ; mais la science et l'art y gagnaient, et cela enchantait le président de notre Société : l'œil radieux, il dit à l'heureux inventeur en lui remettant la récompense promise :

« Le plus grand plaisir pour une âme droite, c'est de rendre un service mérité ; mais quand celui qui en est l'objet est votre élève et presque votre enfant, le sentiment devient plus vif encore. Il s'y joint un secret contentement d'avoir créé un homme utile, un homme de mérite, qui, dans une position plus élevée, rendra plus de services à la Patrie ! »

Le 24 avril 1809, l'organisation de la Faculté des Sciences amena Thénard dans la chaire de chimie. Au Collège de France, il réserva l'analyse et la philosophie chimique ; à la Sorbonne, les éléments. On pensait qu'avec deux cours, on éviterait l'extrême affluence, l'encombrement, les disputes, le temps

perdu à faire queue pendant des heures entières. Cette attente fut déçue. Mieux servis dans leurs goûts, leurs aptitudes, les auditeurs affluèrent en plus grand nombre, et ce n'est que par son intervention personnelle que le professeur pouvait obtenir un peu d'ordre. Jamais il n'accepta le concours de la police.

A une telle masse d'élèves, il fallait un ouvrage : en 1813, parut le traité, qui, tiré à dix mille exemplaires, fut épuisé en quelques mois. Une seconde édition à vingt mille fut aussi enlevée rapidement.

En 1812, Fourcroy étant mort, Thénard lui succéda à l'Académie des Sciences. Les candidats étaient : Dulong, Darcet, Proust, Chevreul. Thénard fut élu à l'unanimité.

Il nous paraît intéressant de noter ici que la féconde collaboration de Thénard et de Gay-Lussac prit naissance dans le cénacle d'Arcueil. Laplace, ministre, accablé de travail, avait besoin d'un genre de distraction qu'il voulût bien accepter. Ce n'était pas facile. Il fallut, avec la complicité de la marquise, sa femme, lui créer un milieu où sa passion pour la science pût trouver ses apaisements. Biot, Gay-Lussac, Thénard, Dulong, Arago, Malus, de Candolle, Poisson, de Humboldt, Chaptal, Berthollet fils, Bérard, père de notre président, telle est la liste complète des savants qui composaient le cénacle. Laplace ou Berthollet père présidaient. A trois heures, on prenait séance ; on la levait à quatre heures et demie : c'était le tour du jeu de barres ; on dînait à six heures et, à neuf heures, tout le monde était parti. Berthollet a décrit dans les termes suivants le but scientifique de la Société d'Arcueil : « la Société se réunit tous les quinze jours : on répète les expériences nouvelles qui paraissent le mériter par leur éclat ou qui exigent des constatations. On fait les

expériences indiquées par quelque membre de la Société, surtout lorsqu'elles demandent des appareils particuliers ou lorsque l'auteur désire avoir des aides, des témoins ou des conseils... »

Depuis qu'on avait ainsi organisé ces réunions, Laplace trouvait Arcueil si à son gré qu'il en faisait une importante affaire. Malheur à qui venait l'en détourner : sa mauvaise humeur, en pareil cas, était si connue qu'un jour l'empereur, au Conseil, le trouvant maussade, se frappa le front en s'écriant : « Mais parbleu ! c'est aujourd'hui Société d'Arcueil : vite levons la séance et donnons la volée à M. de Laplace ! »

Thénard détestait la politique. Élu député de Sens, en 1827, il rentra dans son laboratoire aussitôt que, pour être réélu, il fallut faire une profession de foi. Il déclara qu'il trouvait cela trop humiliant. Il refusa longtemps la Pairie. Mais on lui dépêcha le duc d'Orléans, son élève.

« Je le vois encore, dit Paul Thénard. Il était jeune, beau, grand, fluet : il arriva chez nous par le petit escalier dérobé qui conduisait dans le cabinet de mon père et qu'il avait monté quatre à quatre. Il fallait traverser la pièce où je traduisais une version de Cornélius Nepos : il y avait du tirage. — Vous êtes le petit Thénard ? me dit-il. — Oui, Monsieur. — Votre papa est seul ? — Oui, Monsieur. — Là-dessus il va droit à la porte, frappe et entre. — Ah ! comment, c'est vous, Monseigneur ! Mais venez donc au salon. — Non, non : j'ai à causer avec vous en particulier : — et il s'assied. J'avais souvent entendu mon père et ma mère parler du duc d'Orléans ; de l'affection qu'il avait su inspirer à son professeur ; des niches qu'il faisait au laboratoire ; de plus, je l'avais aperçu aux revues, en grand uniforme. J'ou-

vrais de grands yeux et de grandes oreilles, tout en ôtant ma blouse, comme si l'on prenait garde à moi ; ce qui n'était guère, car on ne prit même pas la peine de fermer la porte. Le prince se met à dire : — Ah çà ! mon cher maître, le roi est très mécontent de vous ! vous refusez la pairie ?

« — Que voulez-vous, répond mon père, la députation m'a si fort ennuyé et si mal réussi que j'ai renoncé pour toujours à la politique. » La conversation fut très longue ; on parla de La Fayette, de Dupont de l'Eure, de Benjamin Constant, de Laffitte, des républicains, des carlistes et de bien autres choses. Je n'y comprenais rien. Seulement ce qui me frappa, c'est qu'en s'en allant, le duc d'Orléans dit à mon père :

« — Si vous résistez à votre élève, vous céderez au Roi qui est votre ami. »

« Pour moi, ajoute Paul Thénard, je ne tirai de tout cela que deux conclusions : la première, c'est qu'une visite princière était un heureux antidote contre les versions latines et que, ces jours-là, on pouvait, sans crainte d'être grondé, se dispenser de les faire.

« La seconde, c'est qu'il était de très bon goût de refuser ce qu'on vous offrait. — Aussi, quelque temps après, Madame Adélaïde ayant voulu me faire asseoir auprès d'elle aux Tuileries, au souper qui suivait un bal d'enfants, je trouvai de très bon goût de refuser obstinément. »

Le baron Thénard joua un rôle considérable à la Cour des pairs et dans les conseils du gouvernement. Ce fut lui qui obtint contre M. Thiers que les vaisseaux de guerre soient commandés en France.

« Puisque ces vaisseaux sont des armes de guerre, s'écriait-il, iriez-vous demander des canons aux ennemis ! » La Cour des pairs lui donna raison. Il prit aussi

une part considérable à la création des chemins de fer et fut le fondateur et le président du chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon, la première voie ferrée créée sur le continent. La nouvelle fabrication du salpêtre, qui réduisit son prix de plus de moitié, la refonte des monnaies anciennes, et une foule d'autres œuvres de première utilité publique lui sont dues entièrement. C'est lui qui sauva l'industrie de la betterave. Elle fut si menacée par une coalition de colons et de fabricants mal inspirés qui demandaient le rachat des fabriques, que Thénard, quand on en parlait longtemps après, disait : « J'en ai encore la chair de poule ! » Tout le monde voyait en lui à la fois le chef de l'Université et le principal représentant de l'industrie française. Il avait droit à ce dernier titre comme Président de la Société d'Encouragement, où il avait succédé à Chaptal, et comme Président des trois grandes expositions nationales de son temps.

Thénard professa pendant trente ans à la Sorbonne, au Collège de France, à l'École polytechnique. Il pouvait dire avec une juste fierté : « J'ai eu quarante mille élèves ! » Le compte a été fait.

M. Vallery-Radot, dans son admirable vie de Pasteur, parle de Thénard dans les termes suivants :

« Le souvenir de son enseignement, les services que ses découvertes avaient rendus à la Science et à l'Industrie, l'éclat de son nom et de ses titres rehaussés encore par la modestie de ses origines, tout faisait de lui, en 1848, alors qu'il avait dépassé la soixante-dixième année, mieux encore qu'un Chancelier de l'Université, un maréchal de science. Il était tout-puissant. N'avait-il pas, trois années auparavant, au grand scandale de certains bureaucrates, désigné, pour occuper les chaires de la nouvelle

Faculté des Sciences de Besançon, trois jeunes hommes : Puiseux, Delesse et Henri Sainte-Claire Deville. Il avait même accentué encore ce coup d'heureuse autorité en faisant nommer doyen Saint-Claire Deville. Il avait deviné dans ce professeur de vingt-six ans, encore inconnu, un savant qui serait un jour célèbre. Enfin, sur le rapport de Biot, Thénard fit également un choix dont l'avenir devait montrer la clairvoyance : la suppléance de la chaire de chimie à la Faculté de Strasbourg fut confiée à Pasteur ! »

Thénard, Dumas, Pasteur ; nous voici conduits naturellement à la création de la Société de secours des Amis des Sciences. Au faite des grandeurs, Thénard se revoyait arrivant à Paris, jeune, pauvre, inconnu.

« Il lui vint l'idée généreuse, continue M. Valléry-Radot, de créer une Société qui ferait ce que l'État ne pouvait pas faire. Elle protégerait les familles des savants français ; elle attacherait à ses secours la haute et délicate pensée d'une récompense. Être pensionnaire de cette Société deviendrait un titre : Chaque année, on proclamerait le nom des pensionnaires, comme on proclame à l'Institut le nom des lauréats. On donnerait aux veuves et aux enfants de celui qui n'était plus la sécurité du lendemain. Leur vie désormais à l'abri des humiliations de la gêne aurait une pleine dignité. Le 5 mars 1857, naissait la Société de secours des Amis des Sciences. Thénard avait fait un si chaleureux appel à ceux qui s'occupent de science pure et à ceux surtout qui vivent des applications de la science, que, dès les premiers mois, il réunissait cinq cents adhérents. » Au bas des premiers projets conservés dans les Archives de la Société, on lit les signatures de Boussingault, Quatrefages, Becquerel, de Sénarmont, Frémy, Balard,

Sainte-Claire Deville, Daubrée, Berthelot, Bertrand, Claude Bernard, Pasteur ! Le 21 juillet 1861, à l'inauguration de la statue de Thénard, Pasteur, alors directeur de l'École normale, se chargea de rendre l'hommage de cette grande école. Il le fit dans une forme tellement saisissante que tout l'auditoire se sentit comme enlevé par cette puissante et sobre parole :

« L'École normale, dit-il, n'a pas eu le bonheur de compter M. Thénard au nombre de ses maîtres : et cependant nulle part plus qu'à l'École normale n'est vivant le souvenir du savant illustre dont vous honorez aujourd'hui la mémoire. C'est qu'il n'y a pas d'établissement d'instruction que M. Thénard ait plus aimé, encouragé, soutenu, agrandi. Il n'a pas professé à l'École normale ; mais il a été l'âme de son enseignement scientifique : tous les élèves étaient mieux que ses disciples, ils étaient ses enfants adoptifs. Dans sa vaste mémoire étaient classés leurs noms, leurs succès dans les concours, leurs aptitudes particulières, l'avancement qu'ils méritaient, tous leurs vœux, toutes leurs espérances d'avenir.

« Honneur à l'homme de génie, qui a aimé à ce point les jeunes gens ; qui, arrivé au faite, a tendu la main à ceux qui s'efforçaient de le suivre ; qui n'a jamais vu, dans la distance qui le séparait d'eux, qu'un moyen de plus de les servir !

« Ses découvertes en chimie le placent dans les premiers rangs parmi les continuateurs de Lavoisier. Celle de l'eau oxygénée immortalise son nom. Je ne saurais dire, pourtant, si les sciences physiques ne sont pas plus redevables encore à M. Thénard de cette foule de vocations de savants que son excellent cœur se plaisait à rechercher et que son admirable bon sens savait reconnaître ou faire surgir. Elle serait bien

belle et bien utile à faire, cette part du cœur dans les progrès des sciences ! C'est doubler la valeur du génie que d'y ajouter l'art de découvrir et de développer le talent chez les autres ! »

Au cours de la vie de Jacques Thénard, nous avons plusieurs fois rencontré son fils, le baron Paul Thénard. Il était né à Paris, le 6 décembre 1819. Élevé par un tel père et par une mère en tous points digne de la plus complète admiration, doué des qualités les plus précieuses, sa vocation ne fut pas un instant douteuse et son début fut éclatant. Frappé des anomalies que présentent les propriétés de l'hydrogène phosphoré, malgré des dangers et des difficultés de tout genre, il réussit à découvrir un liquide extrêmement volatil, très altérable : l'hydrogène phosphoré liquide, dont les vapeurs communiquent au phosphore gazeux la propriété de s'enflammer spontanément. La composition de ce corps, celle du phosphore de calcium qui sert à sa préparation, sont établies d'une façon définitive dans le travail publié en 1845. Rien n'y a été ajouté depuis.

Encouragé par ce succès, Paul Thénard continua ses recherches. « A cette époque, dit M. Dehérein, les bases ammoniacales n'étaient pas connues ; ce ne fut que cinq ans plus tard que Wurtz les découvrit et montra l'extraordinaire plasticité du type ammoniac. Rien ne pouvait donc guider le jeune savant dans ses études dont l'importance capitale n'apparut pas de suite avec tout le mérite qu'on leur reconnut depuis. »

Paul Thénard aimait sa Bourgogne, son pays, comme il disait souvent. Il y possédait de vastes domaines, et le désir de venir en aide à ses paysans le conduisit à éclairer des vives lumières de la science la pratique de l'agriculture,

« Lorsque le laboureur, disait-il, courbé sur la



charrue, poursuit avec effort le sillon cent fois creusé. il ne peut rêver qu'à ses travaux, à ses récoltes, à ses misères. Son intelligence comme sa personne est clouée à la terre qu'il cultive et ne lui permet pas de penser aux améliorations qui se pratiquent au loin, encore moins de les comprendre. Son ignorance est le fruit amer de la nécessité. L'indulgence doit donc, avant tout, présider au jugement que l'on porte sur lui : sa défiance et son obstination ne sont que l'exagération d'une vertu : *la Prudence*. Par prudence, il est forcé de s'abstenir de toute expérience, de toute innovation non seulement onéreuse, mais même encore douteuse ; car le moindre faux pas le jetterait dans cet abîme de pauvreté, dont il est malheureusement si voisin. »

Ces expériences que le laboureur ne peut pas faire, c'est à l'homme de science à les tenter. Paul Thénard, sous l'empire de cette noble pensée, consacra ses plus grands efforts à l'accomplissement de ce qu'il regardait comme son devoir. Son étude sur les sols arables, résumé des communications faites à l'Académie des Sciences, est un véritable monument de la science agricole.

L'étude des fumiers de ferme, recherche pénible, où l'absence de caractères précis empêche d'arriver à cette certitude qui satisfait l'esprit, occupa une partie de sa vie. « Il reconnut dans les fumiers fermentés, dit M. Dehérain, une substance fortement colorée, riche en azote, soluble dans les alcalis, mais qui devient insoluble au contact des sels de chaux, d'alumine ou de fer. Il lui donna le nom d'acide fumique. » La fixation de cet acide par le calcaire ou l'alumine des terres arables explique comment on trouve avantage à employer des fumiers consommés, dont les principes actifs sont amenés à l'état insoluble, tandis que l'am-

moniaque des fumiers frais n'est nullement retenue par les bases du sol.

L'intervention de l'azote atmosphérique dans la végétation fut naturellement aussi l'objet de ses études suivies. Le mode de culture des vignes dans les grands crus de Bourgogne lui fournissait la preuve que les agents atmosphériques sont susceptibles de restituer au sol tout ou partie de l'azote disparu dans les récoltes. Mais il était bien éloigné de négliger les questions relatives aux engrais ; il attachait à leur analyse une grande importance, et déplorait les fraudes ; il avait accepté la présidence de la commission des engrais à la Société des Agriculteurs de France. Il réussit à formuler les règles précises pour l'analyse des engrais commerciaux. En 1864, Paul Thénard succéda à M. de Gasparin à l'Académie des Sciences. Il faisait également partie de la Société nationale d'Agriculture. Les nombreux rapports qu'il a rédigés au nom des jurys d'expositions et de concours sont des études d'agriculture comparée qui ont rendu les plus éminents services.

Paul Thénard excellait à imaginer et à faire construire les appareils les plus ingénieux, et son exquise bonté en faisait profiter tous ceux qui pouvaient en avoir besoin.

Il aidait les inventeurs de ses conseils, de sa bourse et nous regrettons bien vivement que le cadre de cette étude ne nous permette pas de relater ses actes de bienfaisance, qui seraient tout particulièrement intéressants pour la Société d'Encouragement. Quels services n'a-t-il pas rendus dans le traitement des maladies de la vigne et dans la lutte contre l'eumolpe et contre le phylloxera ! L'historique de cette lutte fut présenté en 1879 à l'Académie. Thénard s'effaçait devant tous les collaborateurs qui ont fait fruc-

tifier l'emploi du sulfure de carbone; mais l'Académie jugea équitable de lui rapporter l'honneur de la découverte de l'insecticide le plus efficace qui ait été employé jusqu'à cette époque. En collaboration avec son fils, Paul Thénard s'occupa de cette manifestation particulière de l'électricité connue sous le nom d'effluve, et de l'influence de cet effluve sur divers gaz isolés ou mélangés. Il ne nous appartient pas d'insister ici sur ces beaux travaux, dont le simple exposé exige une compétence que nous sommes malheureusement bien loin de posséder; mais les Comptes rendus de l'Académie des Sciences contiennent la preuve de l'intérêt considérable qui s'attache à ces magistrales expériences.

La guerre de 1870 vint les interrompre. Pendant qu'Arnould Thénard rejoignait l'armée, son père et sa mère restaient à Talmay, aidant à la défense, donnant à tous l'exemple du courage et du dévouement sans bornes à la patrie. « C'était une conduite trop belle, disait M. Bouley aux obsèques de Paul Thénard, c'était une conduite trop belle pour que l'ennemi dont la France était la proie ne lui fît pas l'honneur de l'en punir. Paul Thénard fut arraché de son foyer et, malgré son état maladif, il dut faire, par un froid de 15°, le voyage de Talmay à Brème, où il fut séquestré à titre d'otage. Tout concourut à lui rendre l'exil douloureux, car cette guerre cruelle avait si bien rompu tous les liens de la confraternité scientifique, que pas un des savants de l'Allemagne, soit crainte, soit passion véritable, ne vint lui donner ou ne lui envoya un signe de sympathie. Pas un n'eut le courage de la reconnaissance envers la généreuse France, où, depuis cinquante ans, ils avaient reçu partout, dans les laboratoires, dans les cours, dans les familles, un accueil libéral et désintéressé! »

Paul Thénard fut égal, par sa force d'âme, à toutes les souffrances morales et physiques qu'un ennemi sans pitié lui fit endurer. Pendant ces rudes épreuves, il n'eut qu'un appui; mais celui-là ne lui manqua jamais. M^{me} Thénard n'avait pas abandonné son mari. Volontairement, elle avait pris avec lui le chemin de l'exil! Une grande récompense les attendait au retour.

En 1854, une épidémie de choléra avait décimé Talmay.

Paul Thénard y était resté. Il avait organisé les secours, distribué des soins, raffermi les courages : pendant l'occupation prussienne, même dévouement, même bravoure. A toutes les époques, M. et M^{me} Thénard avaient été la providence du pays.

Pendant le trop long exil, les paysans de Talmay n'avaient pas été ingrats : ils avaient cultivé les champs du maître, du bienfaiteur exilé, lui donnant ainsi la preuve la plus touchante de leur inaltérable reconnaissance.

Paul Thénard avait su ajouter à l'éclat du nom illustre qu'il portait. Son fils Arnould, né à Givry (Saône-et-Loire), en 1843, fut initié de bonne heure à la vie du laboratoire et y montra de suite les habitudes d'observation et l'esprit pénétrant qui devaient le conduire, lui aussi, dans le culte de la science.

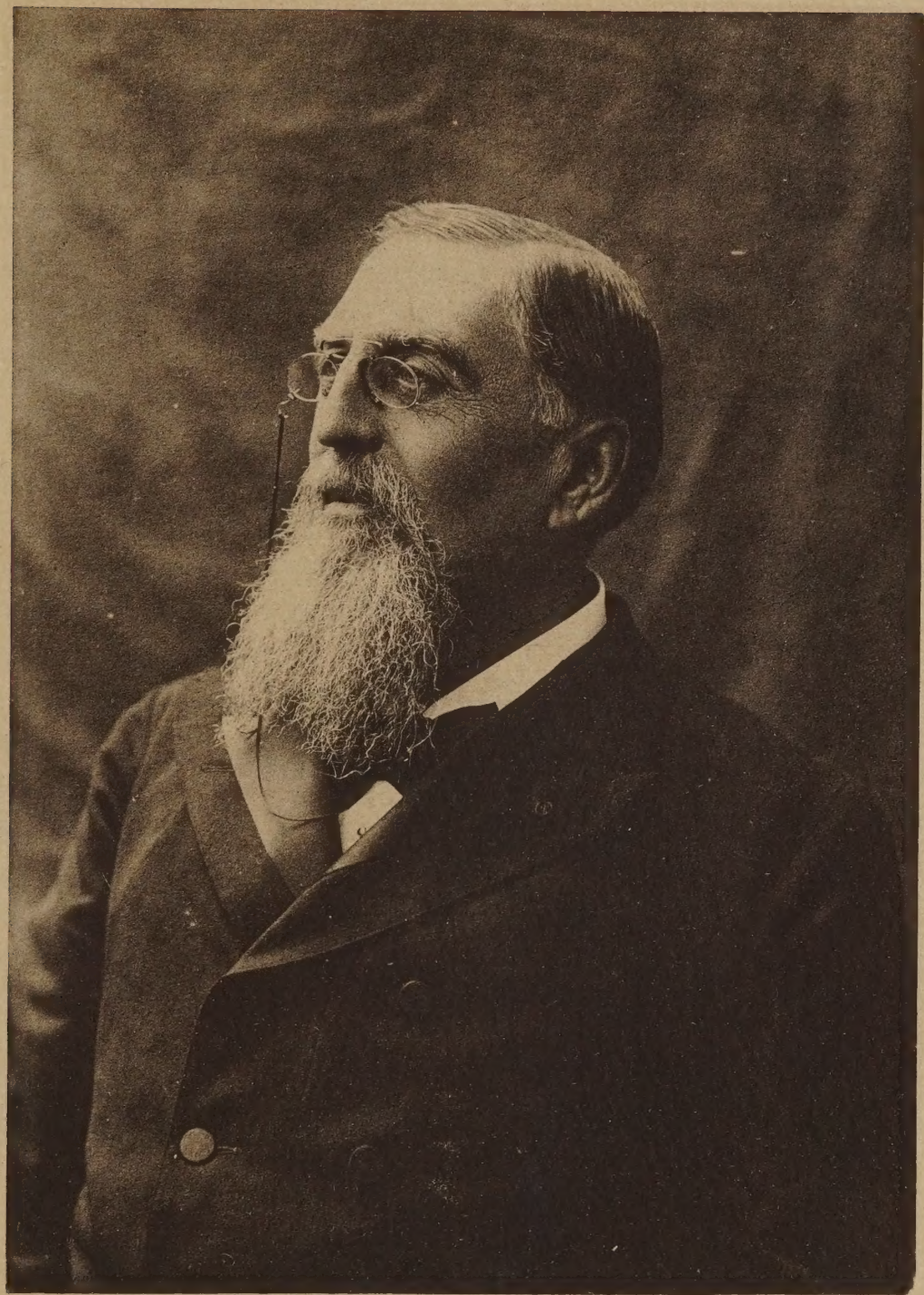
Il s'adonna d'abord à la médecine et travailla dans le service de Nélaton. Ce grand chirurgien, chargé d'organiser une mission pour l'armée polonaise, demanda au baron Thénard de laisser son fils, alors âgé de dix-neuf ans, accompagner le D^r Horteloup dans cette expédition. Ce fut pendant plusieurs mois une vie aventureuse pleine de dangers et d'émotions. Après s'être prodigué auprès de ses chers blessés, Arnould Thénard transmettait des messages à travers les lignes ennemies. Son audace et son dévouement

ARNOULD THÉNARD

1843 - 1905

ARNOULD THÉNARD

1843 - 1902



furent tels que, maintenant encore, dans bien des familles polonaises, son nom est prononcé avec une reconnaissance infinie. Que dirons-nous de l'enthousiasme qu'il ressentait pour ces nobles cœurs animés du plus pur patriotisme et dont nous avons retrouvé les preuves dans ses lettres de 1863.

Vers la fin de cette année, il revint à son poste d'externe des hôpitaux auprès de Nélaton avec l'honneur d'assister ce grand maître dans ses magnifiques travaux, et aussi dans une intimité qui lui permit de suivre de près les détails d'une carrière si pleine de dévouement personnel et d'ingénieuse charité. Nélaton resta toujours, pour Arnould, l'idéal le plus élevé de l'homme de science se consacrant entièrement à l'humanité souffrante.

Rappelé ensuite dans le laboratoire paternel, il fit une série de travaux relatifs à l'effluve électrique, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus. Il étudia l'action de cet effluve sur différents gaz seuls ou mélangés : puis la production de l'ozone, la composition des terres, le rôle de l'électricité dans la végétation. Les Comptes rendus de l'Académie des Sciences contiennent une série de mémoires sur les propriétés inverses du fer et de la fonte dans les piles, sur la dissociation de l'acide carbonique sous l'influence de l'effluve, sur un appareil propre à soumettre les gaz à cet effluve ; sur l'action comparée de l'ozone sur le sulfate d'indigo et l'acide arsénieux ; sur l'action des décharges électriques en présence des gaz et des vapeurs ; sur la liquéfaction et la solidification de l'acétylène ; sur les dépôts galvaniques, etc. Le tube à anodes liquides dans lequel tous les gaz purs ou mélangés ont pu être mis en présence pour se combiner sous l'influence de l'effluve et sans se trouver au contact avec aucun métal, l'appareil ozoniseur, et

tant d'autres, montrent qu'Arnould Thénard unissait les aptitudes du physicien à celles du chimiste.

Dans une lettre en date du 26 octobre 1872, adressée de Paris à son père et à sa mère, alors à Talmay, Arnould Thénard s'exprime ainsi :

« Ayant pris du sang frais, l'ayant divisé en deux parties, laissé l'une à l'air libre, sans ozone, ayant dans la seconde fait passer de l'ozone faible pendant dix minutes, et ayant ensuite abandonné les deux parties à l'air libre, pendant cinq jours, j'ai inoculé le sang non ozoné à un lapin : il est mort d'infection purulente au bout de vingt-quatre heures. Le sang ozoné inoculé à un second lapin ne lui a pas occasionné le moindre malaise. J'ai donc tué le virus de l'infection purulente dans le sang. »

Dans une autre lettre, il fait part à ses parents de la joie qu'il a éprouvée en voyant fonctionner ses appareils à ozone dans une leçon faite à la Sorbonne par M. Sainte-Claire Deville devant un public d'élite, et avec un succès éclatant.

Dès le début de la guerre de 1870, Arnould Thénard partit pour l'armée. Après Sedan, il gagna la Belgique, et rejoignit l'armée de la Loire.

Il remplit des missions importantes que lui avait confiées Gambetta. Il se distingua par des qualités remarquables de prompt décision et par cette faculté de savoir se « débrouiller » qu'il possédait au plus haut degré.

La lutte contre le phylloxera, les expériences sur l'emploi du sulfure de carbone, le succès complet obtenu sur quarante-sept hectares du domaine viticole de Givry, l'aide donnée généreusement à tous les vignerons pour qu'ils puissent profiter victorieusement du remède nouveau, la distribution à tous de plants américains, la création de pépinières aux frais

d'Arnould Thénard, la création des prairies et l'extension donnée à l'élevage du bétail au moment où le prix des céréales diminuait d'une manière effrayante, l'amélioration du régime des eaux de la Saône, que d'œuvres utiles et bienfaisantes !

Arnould Thénard était animé par la plus noble passion de répandre l'instruction et de favoriser le développement intellectuel de tout son entourage. Aux expositions il emmenait ses fermiers, les enfants de son canton : il les logeait, les nourrissait, les guidait.

Dans tous ses actes, brillait ce rare esprit de justice qui est une volonté énergique de ne léser aucun droit ; une habitude morale maintenue par une surveillance de tous les instants sur soi-même ; une attention sans relâche prêtée par la conscience, dont le moindre reproche est un tourment. C'est en un mot l'intégrité, expression heureuse pour une vertu qui cesse d'être elle-même dès qu'elle subit la plus légère altération.

Cet esprit de justice, cet amour du droit, c'est l'apanage le plus précieux des dépositaires de la puissance publique ou privée. La force ne peut le subjuguier ; l'argent ne peut le corrompre ; aucune tentation, pas même celle de la vaine popularité, ne peut avoir sur lui aucune prise. Lorsqu'un gouvernement n'en fait pas le mobile de sa conduite, lorsqu'il le déserte, lorsqu'il essaie de l'opprimer, il n'est plus rien dont la jouissance soit assurée : les citoyens ne savent plus ce qu'ils ont à attendre de leurs pères ou à transmettre à leurs enfants.

Comme administrateur des Grandes Sociétés des mines de Blanzey, de Saint-Gobain, comme maire et conseiller général, Arnould Thénard consacra les plus nobles efforts à faire triompher ses idées libé-

rales et conciliatrices son esprit de justice, son sincère amour de l'humanité.

Comme président des jurys des expositions internationales, à la Société nationale d'Agriculture, dans le Conseil de notre Société d'Encouragement, il fut trouvé toujours bienveillant, toujours éclairé, toujours compétent, toujours animé d'un dévouement sans bornes à l'œuvre commune.

C'est ici, dans cette Société, qu'il eut une de ses dernières joies. Son fils, Louis Thénard, à la suite d'une remarquable étude sur l'agriculture de l'Autriche, obtint un de nos prix. Arnould Thénard y vit avec raison les plus belles espérances de la continuité des services rendus par sa famille à la science et à l'agriculture.

Au nom de ses compatriotes de Bourgogne, M. Diény, préfet de Saône-et-Loire, le louait dans les termes suivants :

« Lorsque son énergie lui permettait de dominer la souffrance, ses collègues du Conseil général l'accueillaient avec la sympathie unanime qu'il avait su gagner par la droiture de son caractère, l'extrême cordialité de ses relations et sa haute compétence dans les questions agricoles si particulièrement importantes pour notre département. M. le baron Thénard portait un nom illustre dans les annales de la science française. Il sut s'en montrer digne. Il mit sans compter au service de ses concitoyens ses connaissances étendues, son ardent dévouement à l'intérêt public, et nos populations garderont pieusement son souvenir. Il était aussi simple que bienveillant. Il ne recherchait pas le bruit : en lui rendant un dernier hommage au nom du gouvernement de la République et au nom du département, j'ai tenu à ne pas me

départir de la réserve qu'il aurait lui-même réclamée. »

M. Gillot, sénateur de Saône-et-Loire, disait au nom du Conseil général :

« M. le baron Thénard était un modeste, ennemi des opinions bruyantes, mais avide de plus de vérité, de plus de bonté et de justice. C'est à l'heure à laquelle cette période troublée, dont personne n'a perdu le douloureux souvenir, s'étendit sur tout le bassin houillier, entraînant tant de deuils et de désastres, que Thénard, sans se préoccuper de ses intérêts, sans bruit, sans tapage, de par sa seule volonté, sut faire disparaître les éléments qui entretenaient la discorde et ramener la paix dans ce pays jusque-là si divisé. »

Quel plus magnifique éloge pourrions-nous faire de notre ami ! Hélas ! ce n'est pas seulement en Bourgogne que notre époque a vu ces troubles si douloureux pour nos cœurs français. Arnould Thénard a pu ramener la paix dans son pays : puissions-nous apprendre par son exemple à inspirer autour de nous cette confiance, cette respectueuse sympathie qui lui donnaient une si merveilleuse puissance de persuasion !

Un de ceux qui l'ont le mieux connu disait que son principe était le suivant :

« Fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fît à toi-même. » Thénard savait qu'il y a une façon dont le peuple veut être aimé et à laquelle il accorde toujours sa reconnaissance : « La première condition qu'il exige de ceux qui prétendent être ses amis est le respect le plus absolu de son indépendance ».

La confiance obtenue, l'entente devient plus facile. Des rapports fréquents, des entretiens véritablement cordiaux permettent à la vérité de se dégager entière-

ment. Les terribles malentendus ne peuvent pas naître. La justice est reconnue, les bienfaits sont acceptés avec une sincère gratitude, les rapports deviennent affectueux : une paix durable est conclue.

Le souvenir de tout le bien si généreusement accompli, la juste fierté d'un passé sans reproche, la ferme confiance d'un avenir sans peur, telles furent les consolations qui soutinrent Arnould Thénard durant cinq années de cruelles souffrances.

Entouré d'une admirable famille unie par la plus vive tendresse, appuyée sur les plus nobles exemples, animée des sentiments les plus élevés, dès les premières atteintes du mal, il en avait prévu la gravité et ne s'en était pas ému. Il restait ce qu'il était : bon, énergique, calme, simple. Tant que ses forces le lui permirent, il s'occupa de ceux qu'il aimait. Ceux qu'il aimait, c'étaient sa femme, sa mère, ses enfants si dignes de porter le nom illustre des Thénard ; mais c'était aussi son autre famille, les habitants de La Ferté, de Talmay, de Givry, de Saint-Ambreuil ; et puis les ouvriers de Blanzky et de Saint-Gobain. Avec quelle douce émotion il pouvait promener son regard déjà voilé sur ces êtres si chers, à qui il avait fait tant de bien ! Et quand il eut accompli tout son devoir en ce monde, il se tourna vers l'autre ; comme son grand-père, comme son père, il appela Dieu à lui et lui confia son âme dans laquelle avaient lui les espérances chrétiennes, éternelles étoiles qui seront à jamais l'adoucissement et la consolation suprême des douleurs et des souffrances de l'humanité.

La Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale s'acquitte aujourd'hui envers ces illustres savants, envers ces bons serviteurs de la France, en leur rendant ce qu'elle a reçu d'eux : honneur pour honneur !

DISCOURS

PRONONCÉS

sur la tombe de M. le Baron THÉNARD

Le 25 avril 1905

DISCOURS

de M. DIÉNY, Préfet de Saône-et-Loire

Depuis plusieurs années, l'état précaire de sa santé ne permettait plus à M. le baron Thénard de prendre une part bien active aux travaux du Conseil général. Il ne faisait plus guère que de courtes apparitions à Mâcon et sa place restait trop souvent vide dans la salle des séances du Conseil général. Lorsque son énergie lui permettait de dominer la souffrance, ses collègues l'accueillaient avec la sympathie unanime qu'il avait su gagner par la droiture de son caractère, l'extrême cordialité de ses relations et sa haute compétence dans les questions agricoles si particulièrement importantes pour notre département.

M. le baron Thénard portait un nom illustre dans les annales de la science française. Son père et son grand-père lui avaient laissé une succession glorieuse. M. le baron Thénard s'en montra digne. Il mit sans compter au service de ses concitoyens ses connaissances étendues, son ardent dévouement à l'intérêt public et les populations garderont pieusement le souvenir de cet homme de bien, de ce bon citoyen.

Né à Givry, le 4 août 1843, M. le baron Thénard fut secrétaire du commissaire général de la section française de l'Exposition universelle de Londres en 1862. Il fut secrétaire de groupe à l'Exposition universelle de 1867, vice-président

de classe à l'Exposition de 1889, vice-président de groupe et membre du jury supérieur à l'Exposition de 1900. Il fut nommé officier de la Légion d'honneur à la suite de cette exposition.

M. le baron Thénard était membre de la Société Nationale d'Agriculture de France.

Pendant la guerre il remplit noblement son devoir. Il fut major dans les ambulances de l'armée du Rhin. Il dirigea ensuite la cartoucherie de Nantes.

Il fut élu maire de Saint-Ambreuil le 20 mai 1888, et la confiance de ses administrés lui conserva ce mandat jusqu'à l'année dernière. Son état de santé ne lui permit pas d'en demander le renouvellement en 1904. Il fut remplacé par son fils qui saura continuer les nobles traditions de sa famille.

M. le baron Thénard fut élu conseiller général pour le canton de Sennecey-le-Grand en 1892. Il fut nommé sur un programme républicain et c'est en républicain qu'il participa aux travaux de l'Assemblée départementale. Il s'intéressait tout particulièrement aux questions agricoles et, aussi longtemps que ses forces le lui permirent, il prit la part la plus active aux travaux du Comité de surveillance et de perfectionnement de notre école pratique d'agriculture de Fontaines.

M. le baron Thénard était aussi simple dans ses goûts qu'il était bienveillant. Il ne recherchait pas le bruit. En lui rendant un dernier hommage, au nom du Gouvernement de la République et au nom du Département, j'ai tenu à ne pas me départir de la discrétion qu'il aurait lui-même réclamée.

En m'inclinant respectueusement devant sa tombe, j'adresse à sa famille l'expression de ma respectueuse sympathie.

DISCOURS

de M. GILLOT, Sénateur de Saône-et-Loire

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est au nom du Conseil général que je viens adresser un souvenir ému et un dernier adieu à notre regretté collègue, à M. le baron Thénard qui souvent aimait à venir m'entretenir des affaires du canton auquel il s'intéressait très vivement.

Malheureusement sa santé ne lui permettait pas de siéger régulièrement au milieu de nous. Une fois même, la maladie le retint, plusieurs jours après la session, dans sa chambre d'hôtel.

Ainsi que vient de le dire M. le Préfet, M. le baron Thénard s'était présenté comme républicain, et toujours il fut républicain. Il était modeste, ennemi des opinions bruyantes, mais avide de vérité, de plus de bonté et de justice.

C'est à l'heure à laquelle cette période troublée, dont personne n'a perdu le souvenir, s'étendit sur tout le bassin houiller, entraînant tant de haines, de deuils et de désastres, que M. le baron Thénard, sans se préoccuper de ses intérêts, sans bruit, sans tapage, de par sa seule volonté, sut faire disparaître les éléments qui entretenaient la discorde et ramener la paix dans ce pays jusque-là si divisé.

C'est aussi au nom de l'Union agricole et viticole de l'arrondissement de Chalon-sur-Saône, dont M. Thénard était membre, que je viens dire un dernier adieu à l'homme qui fut un de nos plus dévoués collaborateurs. Qu'il me soit permis d'adresser à sa famille si cruellement éprouvée, en mon nom, en celui de ma famille et de nos nombreux amis, l'expression de nos profonds regrets et de nos respectueuses condoléances.

DISCOURS
de M. l'Abbé DE PITRAY,
Prêtre de St-Sulpice

Pour donner ici au baron Thénard l'hommage qu'il mérite, il suffirait d'une voix qui ne fût que l'écho de toutes les sympathies, de toutes les admirations, de toutes les reconnaissances, de toutes les affections réunies autour de ce cercueil si douloureusement fermé.

Il faudrait, pour animer cette voix, une pensée qui fût le reflet de sa pensée, assez large, assez élevée, assez généreuse pour attirer vers elle des pensées si diverses dans une si touchante unanimité.

Sa grandeur Mgr l'archevêque d'Aix, retenue loin de nous, ne peut apporter le témoignage de sa haute estime et de sa profonde affection à celui que nous pleurons.

La touchante confiance que le baron Thénard voulut bien m'accorder et qui, dans les jours de souffrance et sous les étreintes mêmes de la mort, devint une étroite intimité, désormais l'un des plus précieux souvenirs de mon ministère sacerdotal, me fait un devoir de ne pas résister à la volonté des siens.

Membre du clergé de Saint-Sulpice, je ne puis oublier qu'en 1857, M. Hamon, curé de cette paroisse, prononçait dans son église l'éloge funèbre du baron Thénard. En parlant de son petit-fils, je continue la tradition de profonde sympathie qui a toujours uni la famille Thénard à la paroisse et au clergé de Saint-Sulpice.

Le baron Thénard était bienveillant pour tous ; il s'approchait de tous sans se soucier des divisions que pouvaient mettre entre eux leurs préjugés ou leurs rancunes.

Les plus intransigeants, de part et d'autre, durent pardonner à son âme loyale et inaccessible à tout sentiment mauvais d'aller toujours tout droit et de ne pas savoir haïr.

Débarrassé des étroites préoccupations personnelles aussi bien que des mesquines rivalités de parti, il se donnait toujours aux tâches qui lui paraissaient les plus utiles, fussent-elles les plus humbles, l'intérêt des autres passant toujours avant son intérêt propre et les honneurs même qu'aurait pu lui faire envisager une légitime ambition.

Il est appelé à siéger au Conseil supérieur de l'Agriculture, mais cette situation élevée absorbera une activité que réclame aussi la création d'un asile de vieillards ou le maintien des sœurs dans sa commune. C'est bien simple : il ne siégera pas au Conseil de l'Agriculture et les vieillards auront un toit pour abriter leur tête appesantie par l'âge et les petits enfants ne seront pas sitôt privés de ces secondes mères dont ils ont encore besoin.

C'est aussi simple pour lui que l'accomplissement d'un devoir, et l'accomplissement du devoir est pour lui chose si naturelle qu'il lui semble n'en pouvoir retirer aucun mérite.

Aussi peu soucieux des distinctions sociales que des distinctions de partis, il aimait les classes ouvrières qu'il ne croyait pas devoir tenir à distance par d'infranchissables barrières.

Il se souvenait avec fierté des origines laborieuses des Thénard. Cette tradition de famille, de tout devoir à son propre labeur, fut encore renouvelée par son alliance avec la fille de cet architecte de talent qui, arrivé à Paris à 18 ans, y fit seul son chemin, à 27 ans construisait une église, inaugurant si jeune une brillante carrière dans l'art religieux.

Il savait témoigner son affectueuse sympathie pour l'ouvrier autrement que par des bienfaits matériels dont le peuple ne se contente pas. Le pain qu'on laisse tomber de haut à ses pieds peut calmer un instant sa faim, il ne nourrit pas son cœur et ceux qui vivent un peu la vie du peuple savent qu'il a un cœur affamé de plus de justice, de plus de vérité, de plus d'amour.

Ils savent qu'il y a une façon dont il veut être aimé et à laquelle il accorde toujours sa reconnaissance.

La première condition qu'il exige de ceux qui prétendent être ses amis est le respect le plus absolu de son indépendance ; le caractère du baron Thénard lui défendait impérieusement de toucher tant soit peu à l'indépendance des autres en tout ce qui concernait leurs convictions politiques ou religieuses. Il respecta le plus scrupuleusement la liberté

de penser de ceux qui, à un autre titre, pouvaient dépendre de lui.

En cela, comme en tout le reste, il obéissait à ce principe « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fit à toi-même ».

Voulant pour lui l'honneur d'adhérer à la vérité et de faire le bien sans contrainte, il ne voulait priver personne de cet honneur.

N'est-ce pas d'ailleurs notre devoir de respect plus encore à l'égard de la vérité qu'à l'égard de la conscience humaine que de la lui présenter toujours et de ne l'imposer jamais.

Qui dira la parfaite harmonie que cette grande âme avait su établir à son foyer ?

C'était un culte mutuel reposant sur une profonde estime réciproque, sur une admiration sans restriction aucune, culte que l'heureuse famille exerçait chaque jour et partout dans une douce union.

Nous l'avons vue à l'heure de l'épreuve plus unie encore qu'à l'heure de la joie.

Toutes ces âmes vaillantes demeuraient fermes pour ne pas s'ébranler mutuellement sous les coups de la douleur qui les déchirait depuis qu'elle avait atteint leur malade bien aimé.

Le malheur ne désunira pas ceux qui restent et qui trouvent leur force dans cette union continuée autour d'une mère courageuse et chrétienne, autour d'un frère, nouveau chef de la famille, qui, partageant déjà la lourde tâche de sa mère, recueille si bien toutes les confiances et toutes les affections.

Que ceux qui pleurent en voyant de nouveau descendre dans ce tombeau un Thénard ne désespèrent pas ! Ils retrouveront en celui qui leur reste quelque chose de ce qu'ils ont perdu dans les autres.

Mais nous avons encore une consolation que je suis venu vous rapporter ici comme un témoin fidèle de ce que j'ai vu.

Tandis que la maladie qui peu à peu usait les forces du baron Thénard faisait craindre aux siens de voir la mort troubler le bonheur de leur vie de famille, une autre harmonie s'établissait au-dessus de toutes les harmonies terrestres pour les absorber dans un concert suprême où elles se doivent éternellement confondre. Celui qui n'avait jamais mis aucune

distance entre lui et ceux auxquels il se donnait chaque jour se trouvait tout près du Christ qui allait se donner à lui.

Déjà il l'avait reconnu pour son Maître et son Dieu. Mgr. l'archevêque d'Aix avait une première fois déjà exercé auprès de lui le ministère du pardon.

La pensée du Christ grandissait en son âme. Souvent il joignait les mains, souvent il traçait sur lui le signe de la Croix, le signe de la Rédemption.

Quand l'heure suprême approche, quand la parole qui pardonne est dite de nouveau sur son âme, il veut qu'on lui donne l'Extrême-Onction; il tend en souriant ses membres fatigués par la souffrance pour y recevoir l'empreinte de l'huile sainte, symbole de l'action mystérieuse que le Christ exerce doucement dans les cœurs malades pour les fortifier et guérir leurs blessures.

Il appelle sous son toit la protection de la Vierge Marie, de la mère du Christ, dont la douce physionomie sourit à ceux qui souffrent.

A l'adieu qui lui est dit, il répond, élevant vers le ciel sa main défaillante : « Au revoir, là-haut... »

Allez, ô ami, vers cette éternité que vous avez désignée dans ce suprême « au revoir ».

Je le transmets cet « au revoir » à ceux qui vous pleurent.

C'est le témoignage irrévocable de votre croyance reconquise, c'est le précieux héritage de votre foi, c'est notre consolation suprême, c'est le fondement inébranlable de nos plus chères espérances.

Tandis que l'Église fêtait l'institution de l'Eucharistie, à cette heure même anniversaire de l'heure où le Christ, qui avait aimé les siens, les aima jusqu'à la fin, fut rappelé par le Maître celui qui avait souhaité de communier au sacrement de son amour.

Le deuil de sa mort se confondit avec le deuil de l'Église pour la mort du Sauveur en la journée du Vendredi Saint. Mais, le lendemain, les cloches qui sonnaient les funérailles sonnaient aussi l'annonce des solennités pascales.

Sa mort, comme celle du Christ, comme la mort de tous ceux qui croient, est mêlée de résurrection.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (L. GILLET, Directeur). — 1264.10.08
